

Correspondance José Acquelin / Robbert Fortin

José Acquelin and Robbert Fortin

Number 95, Fall 2002

La correspondance littéraire

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14515ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Acquelin, J. & Fortin, R. (2002). Correspondance José Acquelin / Robbert Fortin. *Moebius*, (95), 39–61.

CORRESPONDANCE JOSÉ ACQUELIN / ROBBERT FORTIN

Subject: Temps Kalipou

Date: Tue, 29 Aug 2000 18:55:44 -0400

From: robbert fortin <robbert@cam.org>

Organization: artist

To: azal777@hotmail.com

Salut Don José, mi amigo,

Faudrait que je me roule un maudit gros pétard pour tenter de répondre à toutes les questions métaphysiques que l'on se pose souvent!

La simplicité! Quel beau nom pour désigner le comportement naturel et spontané d'un être humain. Cela me semble plus cordial, ingénu de croire en cela plutôt qu'aux éléments superflus de la prétention. Obtenir un effet esthétique avec peu de moyens révèle le goût intérieur de la simplicité. Les éléments chargés d'accessoires simples me semblent combler mon existence et mes poèmes plus que toute autre chose: «Tout art classique simplifie pour embellir» écrivait Taine; mais embellir quoi? La vie n'a pas besoin d'être embellie, elle est trop immédiate pour vouloir l'embellir de grimaces inutiles. Nos mains ne peuvent en même temps retenir un gant et le retourner vers les couleurs plus parfaites. Nos yeux dans le calme et la pâleur de mourir vérifient sur champs les cadres inutiles du vide. Et de fards en grimaces, le grand rire ombrageux de l'âme nous tourne souvent en dérision. Mieux valent pour notre esprit la nudité de l'argile, le dé de l'air, les miettes du paradis des illusions, et l'eau étendue de la femme pour joindre la poésie à la vie. Notre capacité de résistance suppose que la «volonté n'est plus le masque qu'on enlève, ni les yeux qui s'ouvrent» écrivait ce cher Éluard. L'esprit reste donc une aile qui s'avance vers la mer avec l'animal que nous sommes.

Cultiver le rêve, oui, mais sitôt revenu sur terre se rompt la main aux ordures. Des fois j'aurais envie d'un halo d'espoir «misérable», à défaut d'une dévastation de nuages sur mes jours de tête légère. Au moins en revenant sur terre, je me ferais moins mal et les charmes à boire qui se présentent resteraient nègres et pleins de «soul». Naître après avoir connu la mort de soi n'est pas une mince affaire. Ce n'est qu'en titubant de notre premier lit que nous œuvrons, au lait de la bouche, dans le nègre de l'oiseau. Les courbes des abeilles nous font des pollens intérieurs et la lumière de carmin est sans doute un jade de feu pour notre sang. Qui sait? Oui nos perceptions ne nous sont toujours que des silences modelés à des images que nous nous faisons des êtres, des objets et des choses. L'acte par lequel nous nous instruisons est une prise de conscience de l'acte lui-même. Alors vive l'aventure de la perception; elle nous fait voir, regarder, écouter, sentir, entendre. Nous devenons ainsi des joueurs-acteurs d'un délire contrôlé où l'écoute, les sens, la bonté, la tendresse, la fidélité, l'amour signalent à nos moments d'alarmes et d'illuminations la part d'étoile sous nos habits de défaite. Il me faut donner un goût de sable et de vent à ma candeur de vivre. C'est le mouvement qui est difficile à enclencher ces temps-ci. J'ai au départ la bonne foi du regard, mais au dernier moment, le sphinx s'abat sur mon ennui et je vais vers la catastrophe. Cela vient par vagues et cette solitude devient inutile. Cela ne me fait pas une belle tête durant ces moments-là. J'ai alors l'impression de rouler sur une route d'écumes.

Voilà pour aujourd'hui mon ami. Je te laisse à un de mes derniers poèmes. Cela vaudra mieux ainsi.

à bientôt,

Robbert

Machou Pitchou

Machou Pitchou

Brumes des temps temps kalipou

Sang caribou Maya tempo

Pierres jaguars pyramides

Adoucis de lumière voy izapa
Vallée de l'ombre larma crime
Aztèque en rêve chairs pétrifiées
Tierra sensa alta ombre
Tu étais ce lieu ce soleil vert
Où regarder pour être bien
Avec les astres et les fous

Incas morceaux d'os
Barracas de crânes sur le cancer du sabre
Trepanapou mystérieux
Pistes d'oiseau tracées sur terre
Forêts fortes de musiques

Matchou pitchou
Temples destins aux sangs séchés
Humaechitan aqui poco

30 juillet 2000
Robbert Fortin

*

Subject: si: la extrañeza de la sencillez
Date: Tue, 29 Aug 2000 17:23:54 GMT
From: "José Axel" <azal777@hotmail.com>
To: robbert@CAM.ORG

Une fois, c'est un Inca...
Salut cher Robbert,

J'aime ton lyrisme spontané, naturel, fluide et qui garde toujours le focus sur le noyau des choses et des êtres. Ton poème mix-mex est un must très max, un peu de Gauvreauïde aussi. Joël Des Rosiers parle souvent de ce métissage culturel vers lequel va l'humanité, métissage qui tente de joindre les particularités tout en respectant leur apport propre. Hier, après t'avoir écrit, sur le balcon de la Casa del Escritor, ce poème:

balcon

un lézard grimpe sur le mur lézardé
la pluie crépite sur les bambous
le ciel se fend d'un éclair crème
je n'ai soif que d'un air naturel

La simplicité est parfois si simple qu'elle en est étrange: voilà où en est l'humain dans sa multitude et sa démesure. Parfois, dans certains moments de calme, j'ai cet idéal: passer aussi inaperçu que le papillon, là, butinant les fleurs de bougainvillées. Sans tortillement de conscience, sans gargouillis d'ego, sans désir d'être sans. Juste un sang-fontaine s'azurant, puis devenant transparent, puis disparaissant dans l'anonymat universel, sans remords ni regret ni catastrophe. Dilution, atomisation, pluie montante par évaporation instinctive. C'est comme une sorte de romantisme mystique inné dont je ne peux me passer; chacun ses drogues aussi inoffensives soient-elles – à vrai dire il s'agit peut-être plus d'une drogue défensive contre les perceptions envahissantes, imprévues devant lesquelles on ne sait comment réagir.

Pour moi un poème n'est poème qu'à partir du moment où il ne se veut pas poème mais simple écho immédiat, sans sophistication culturelle.

En ce sens je suis tout à fait d'accord avec toi sur le sens merveilleux du simple. Mais nous sommes des passionnés... très intéressés ou pas; c'est la nature même de la passion et, comme le dit bien La Rochefoucauld: «Il n'y a point de déguisement qui puisse longtemps cacher l'amour où il est, ni le feindre où il n'est pas.» Fin observateur et décrypteur de l'âme humaine, il ajoute un peu plus loin: «Si nous résistons à nos passions, c'est plus par leur faiblesse que par notre force.» C'est ainsi que, sans l'ombre d'une hésitation, on peut affirmer que la passion poétique nous habite, toi et moi, Tony, Fernand, Patrice, Hélène, Stéphane, Patrick, Luis, Claude Gaspard Équateur...

il n'est rien que nous ne puissions apprécier
aussi bien que ce que nous ne cherchons plus

désespérément à apprécier ou à faire croire
que l'on apprécie plus que tout au monde

Comme tu le vois, je suis un peu aussi dans un mood
plus moraliste que moralisateur. Peut-être une autre dé-
fense encore mais buenas...

Je t'embrasse et espère d'autres mots de toi, d'autres
mots aussi stimulants et directs.

José

*

Subject: Ink A d'encre

Date: Thu, 31 Aug 2000 11:25:10 -0400

From: robbert fortin <robbert@cam.org>

Organization: artist

To: azal777@hotmail.com

Cher José,

Décidément cette correspondance avec toi me réjouit
de jour en jour. Elle me permet d'un jour à l'autre de sui-
vre tes états d'âme jusqu'au coucher du soleil qui in-
cendie les bambous.

Aller ainsi sans but dans l'algèbre mystérieuse du
temps marque l'amitié au sablier de la marche. Au hasard
de l'étrangement humain se pointe ainsi chaque matin
un facteur nommé COURRIEL qui m'apporte un Léthé
de mots qui se détache de la matière comme les couleurs
de ton âme. «Savoir que nous nous perdons comme un
fleuve, Que les destins s'effacent comme l'eau», écrit
Jorge Luis Borges, nous apprend que «l'art a pour but
d'imiter ce miroir qui nous apprend notre propre visage».

Avant de pleurer sur notre pauvre petit sort, nous
devrions nous souvenir qu'il nous est facile à nous poètes
de marcher sur la lune; qu'il nous est possible sous un
soleil torride d'ajouter de l'ombrage au jardin; qu'il nous
est facile d'inventer un cheval qui rêve de jeunes amours
aventurières; que les terres magnétiques deviennent des
diamants d'aurore; que le fer qui entoure la vie peut être

transformé en alchimie d'arbres; qu'au-delà de nos noms le livre de la nature peut voir fleurir et mourir des Amériques de chair; que dans la chute patiente de la pluie s'entendra l'étude de la rose; et que de l'évasion du poème naîtra celui qui n'est pas encore dans les vers.

J'ai vu Stéphane hier à la Librairie du Square. Je suis allé prendre de ses nouvelles. Il reprend à son compte finalement ses livres publiés aux Intouchables. Il m'a expliqué comment il s'y est pris. Ingénieux stratagème! Ce pouilleux de Brûlé ne mérite que des coups de bâton et une bonne leçon! Le sacrement! J'aimerais bien reprendre mes droits sur *Les nouveaux poètes d'Amérique*. Ça viendra, je me le promets. Je suis plus patient que la mule quand je m'y mets. Cet ambitieux prolétaire de bas étage le mériterait bien. À suivre...

Puis je me suis rendu au carré Saint-Louis pour la rencontre des poètes de Port-Royal. Depuis quelques semaines je ne me sens pas à l'aise dans le groupe, dû aux faits et paroles d'un certain «tu sais qui» qui me tarabuste constamment et son élitisme ne correspond pas du tout à l'idée que j'ai de la poésie, au point que je pense à me retirer du groupe bientôt (ce serait dommage car j'aime bien les autres membres). Enfin... La lumière de cet après-midi d'été déployait ses plus belles ombres sous les arbres mais l'atmosphère des lectures d'anagrammes devenait trop empesée et contrastait trop avec la beauté de ce jour de soleil; ce qui fait que je me suis trouvé une excuse (qui n'en était pas une en fait) pour quitter et aller chercher ma voiture au garage. Cet après-midi j'ai donc pris la clé des champs comme je le faisais enfant durant certains jours d'école trop agressants.

Ces temps-ci je regarde le tournoi de tennis *US Open* à la télé, je fais du tennis au parc Jeanne-Mance et je me laisse aller à quelques lectures qui me nourrissent l'esprit.

À bientôt, mes amitiés toutes réelles,
ton Ink A d'encre,

Robbert

Subject: Une fois n'est pas coutume
Date: Wed, 30 Aug 2000 17:37:55 GMT
From: "José Axel" <azal777@hotmail.com>
To: robbert@CAM.ORG

Salut Amigo Robberto,

Oui, ces courri-ales m'enchantent. C'est vrai qu'il est dans un certain pouvoir des poètes de flyer, de voler aussi bellement que tu le suggères. Mais parfois notre porosité nous amène dans des zones plus sombres comme ce poème que j'ai écrit et qui s'intitule *AKBZIB ou Casa del Escritor Nocturno* (une pièce ainsi appelée sur la pyramide de Chichen Itza dans le Yucatán, une partie de la contrée maya).

ce soir je suis seul dans ma chambre
à essayer de ne pas me sentir seul
en écrivant buvant fumant
ce que la journée m'a donné
à me demander pourquoi ça
en essayant d'évacuer ce sentiment
d'interchangeabilité des êtres
d'arbitraire fortuité des vies
de l'imprévisibilité des jours
du caprice des événements
et je jongle avec ce réflexe
de se dire qu'après tout
ce n'est pas si pire
sans que vraiment cela ne me satisfasse
pendant qu'un autre avion passe
venant débarquer d'autres fourmis
dans la fourmilière lubrifiée
par l'impatience et l'injustice
voici donc aussi l'humanité
avec ses histoires d'erreurs
son auto-insupportabilité
ses compensations inavouées
ses sublimations échevelées
ses acceptations contraintes
ses impossibles détachements

ses pliages indéfroissables
ses passations de malheurs
ses minuscules joies obsessives
ses décollages inaccessibles
ses sexes sans cœur et ses cœurs sans sexe
ses guérilletes ridicules
ses gonflages de foutes
ses croyances minérales poussiéreuses
ses entêtements sans queue ni tête
ses écrasements d'enfants sur le trottoir
ses engrossements faciles de femmes
ses exploitations inalphabétifiantes
ses obligations de rampements
ses saletés imposées
ses tortures nationalisées
ses dénaturations systématiques
ses destructions approuvées
ses déblayages certifiés
et malgré tout ça
on veut nous faire croire
que cela fonctionne
que cela a déjà marché
et que oui hélas cela sera encore
parce que que voulez-vous
c'est pas facile d'avoir un peu de respect
pour les fourmis

Une fois n'est pas coutume de ma part mais il fallait que ça sorte ainsi. La forme versifiée ne restera peut-être pas mais le contenu, sûrement que oui. Je ne cherche pas la poésie, ce qui ne veut pas dire qu'elle me trouve.

Merci de tes news de la gang: je vois très bien le portrait de Port-Royal. Pendant que j'y pense, et si tu y penses à la prochaine rencontre, tu diras à Luís que je me suis renseigné auprès de gens très bien informés (en contact avec l'Université de Mexico) et que personne n'est au courant de l'anthologie (coédition Triptyque & Université Autonome de Mexico), ni du voyage devant amener une douzaine de poètes québécois ici en novembre... Que pasa Luís?...

Voilà pour aujourd'hui. Excuse pour la sombritude du poème ci-haut. Mes amitiés solarisées à toi et à tous ceux qui n'ont pas peur d'un soleil smogué.

José

*

Subject: Les mouches de la saison

Date: Fri, 01 Sep 2000 12:42:36 -0400

From: robbert fortin <robbert@cam.org>

Organization: artist

To: azal777@hotmail.com

Bonjour José,

Ton dernier courriel me rappelle les moments qui m'écouchaient lorsque j'ai écrit mes 2 premiers recueils. À la veille de quitter cette planète vers d'autres champs de lanterne magique, je voulais laisser de mon passage sur Terre les tableaux synchronisés, contrastés d'événements, de faits malheureux que se disputaient les chiens derrière les buissons industriels et les sensations que laissait en moi ce monde de pourritures. Vouloir corriger le désordre du monde en fait sans marchander sur l'étalage des mouches de la saison. Les odieuses antennes de la décadence provoquaient en moi des orages qui entravaient mon bonheur terrestre.

Alors rassure-toi, «tes zones sombres» qui parfois viennent se poser sur tes épaules comme des murmures de solitude sèche sont des cris de liberté.

Certains soirs, on ne sait quelle est cette odeur de mouches véreuses qui fait mourir les étoiles; ni qui sont ces vertiges qui épinglent de la chaux sur notre cœur. Au fond de nos yeux se perd la loutre des caresses, et le doigt de l'obscur luit comme un canon sur nos jolies oies de voyage. La tête en fauteuil roulant promène volontiers ses calculs de harangue et le cœur dans le bec des torpillages court se réfugier sous le trône du berger. Ce visage tibétain n'est plus qu'une tache de graisse et notre main tremble nerveuse sous l'incendie qui sonne sa forêt. On

est loin de ces oiseaux qui respirent l'émeraude, loin des balles vertes de la vie qui coulent sous les arbres, loin des éventails qui s'ouvrent comme des verrières d'étoiles; loin des signaux, des musiques qui se voient, s'entendent, dans l'espace amoureux; loin des pelures d'oranges qui zestent l'arc-en-ciel.

Alors ces soirs-là il faut s'approcher des lueurs de l'animal qui nous donne à réfléchir; il faut laisser passer la pluie dans le boîtier de la montre; il faut vider la carafe du chirurgien, boire ces liqueurs sous la jupe des femmes, rôder dans le cercle de la nuit comme un bijou dans un nuage. Et sans s'en apercevoir, notre pendule sentimentale sert à combler un temps significatif. Le retour à l'aube suppose alors un très beau soleil que nous ne possédons pas. Soudain le jour venu, nous sonnons à la fenêtre des oiseaux comme un gamin qui veut boire toute sa soif devant un papillon admirable.

Tu me parles aussi de Chichen Itza que je connais bien pour l'avoir visité et m'être ébahi devant la science et le sang des Mayas. C'est précisément à ce site que je suis mort moi-même au milieu des inscriptions, des os et des guerriers et que j'ai fait claquer la gomme de mon âme sur la paroi des pyramides. J'ai alors entrepris ma grande marche vers l'Éveil en allant vers le bonheur par l'élimination. Je garde de ces lieux l'esprit encore vivant en moi.

Parlant du Mexique, j'ai téléphoné à notre Maya «misérable», ce cher Luis, pour lui parler de ce que tu m'as écrit quant à notre «voyage organisé» en novembre à l'Université de Mexico. Luis n'a jamais rencontré les gens là-bas; c'est une dame à Ottawa du nom d'Esperanza Garrido qui fait le contact semble-t-il avec le département des langues étrangères de l'Université de Mexico et qui s'occupe d'arranger ce voyage. J'ai l'impression que, au train où vont les choses, on est en train de se faire «arranger» un voyage qui m'a l'air de ressembler à «se faire passer un sapin». Luis m'a dit qu'il doit se rendre à Hull la semaine prochaine pour la rencontrer. Moi ce voyage-là au Mexique, j'y croirai quand j'aurai les billets d'avion en main. Pas avant. En attendant, je pense que Luis aime faire parler de lui et se rendre populaire, important auprès des autres, de n'importe laquelle des

façons. Non mais il nous prend pour qui! Nous sommes en septembre et rien n'est encore confirmé pour novembre! La bonne blague! Un poisson d'avril hors saison! On verra bien... une autre histoire à suivre... mdr (mort de rire)...

Mes amitiés, à bientôt Don José,
Robbert, le shaman magique et poète générique (faut surtout pas prendre ça plus sérieux que ça ne l'est).
Mes amitiés

*

Subject: Merci de ton accueil de l'Akabzib
Date: Fri, 01 Sep 2000 17:20:13 GMT
From: "José Axel" <azal777@hotmail.com>
To: robbert@CAM.ORG

Merci cher Robbert de la façon dont tu as reçu le poème mûy négro.

Il y a chez toi une puissance et une confiance lumineuse que peu soupçonnent. Aussi une aisance poétique, une fluidité d'expression naturelle, qui coule des sources visitées au plus profond de toi. Je ne sais si tes autres amis ont perçu cela; sinon ils ne t'ont pas lu aussi attentivement et sensiblement qu'ils le disent. C'est sûr que chacun sa lecture, souvent reflet de ses abîmes ou de ses sommets.

Entre ce qu'on nous dit qu'il faut voir, absolument, et ce qu'on est surpris de voir, simplement, voilà tout le voyage de l'obéissance à la découverte. Pour cela une minute peut suffire et une vie peut ne pas.

La Bruyère: «Il n'y a pour l'homme que trois événements: naître, vivre et mourir. Il ne se sent pas naître, il souffre à mourir et il oublie de vivre.»

Je te propose une scène croquée sur le vif. Elle s'intitule:

*«Soledad o el sol de la edad
(Solitude ou le soleil de l'âge)*

La sexualité immédiate est une distraction aisée contre la solitude continue. Ainsi parlent des diplomates ou des philosophes – peut-être des curés – sur les problèmes de la surpopulation, dans un choc café de Coyoacán, México, D.F., pendant que des citrons se balancent gentiment sur le citronnier à côté d'eux.

Cette conscience très sérieuse des êtres et des choses, est-elle le seul soleil venant avec l'âge? Le papillon passant dans le pin, est-il notre seule image consolante de la légèreté souhaitée? Le voir hors de soi, est-ce l'avoir en soi? Le temps nous baise lentement, sûrement, continûment, quels que soient les costumes de nos paroles, notre crédulité sophistiquée face aux mots. Le temps nous force, oui, mais nous diabolisons la vacuité ainsi provoquée, nous la néantisons.

Et la solitude monte un escalier, sous la forme d'un vieux bouledogue blanc atteignant le toit de nos conceptions, pour disparaître sans savoir ce qu'il en advient, si ce n'est une brise fugace, légère redescendant vers le citronnier.

Les discuteurs ne sont plus là. Paulina, la jeune serveuse, réaménage la scène. De la verge d'or surplombe des œillets dans chacun des vases posés sur les tables.»

Voilà. Je vais le proposer à *Exit*; Denise m'a demandé avant de partir de lui envoyer des textes inédits du Mexique. Il y aura celui-là et quelques autres. Si tu la vois ou lui parles, tu lui diras que je ne l'ai pas oubliée. Je les lui enverrai sûrement par courriel, un peu plus tard cet automne, quelque part vers la fin octobre, probablement, quand j'en aurai écrit d'autres pouvant tenir l'œil et le cœur de quelques lecteurs; enfin selon moi.

Mes amitiés courri-ailées à toi, Robbert,

José

Subject: La vie ne passe pas pour rien
Date: Sat, 02 Sep 2000 23:48:32 -0400
From: robbert fortin <robbert@cam.org>
Organization: artist
To: azal777@hotmail.com

Mon cher José,

Aujourd'hui, journée chaude, un match de tennis à 18 h avec un nouveau partenaire français qui se tire bien d'affaire sur le court; un appel de Luis Martinez qui doit me rappeler pour me donner le nom de la personne en charge pour les préparatifs sur le terrain à Mexico; un appel de Jean-François Nadeau avec qui j'ai discuté quelques minutes pour lui demander quand je devais envoyer mon prochain manuscrit *Fuseaux horaires*, poèmes de 1960 à 1984, recueil que je voudrais sur le marché en 2001, et je lui ai confirmé ma participation au Festival de poésie de Trois-Rivières où j'ai été invité pour 2 jours (c'est mieux que rien); je pense que Jean-François va choisir Tony pour me présenter à la soirée de l'Hexagone au Festival, étant donné qu'il est venu porter à l'Hexagone cette semaine son manuscrit *Des receleurs*.

Pour ce qui est de mes amis face à mon écriture, je crois que peu ont compris. Je suis un poète qu'on a plaisir à ignorer parce que les gens sont trop préoccupés par leurs petits nombrils. Ils sont comme tant d'autres beaucoup plus préoccupés de leurs intérêts immédiats ou futurs et, ce faisant, se désintéressent du sort des autres. Je sais que je ne suis pas lu ou apprécié à ma juste valeur, mais je n'écris pas pour délivrer les êtres des cycles douloureux de l'existence (quoique je sois compatissant à leur sort), mais pour les éveiller aux ténèbres et à la lumière en chacun de nous, être une lampe dans la nuit, l'arbre pour l'ombre qu'il donne; je porte en moi tous les êtres qui veulent connaître le bonheur, je porte en moi ma propre croix, ma propre moelle de bonheur et mes propres os. Il ne sert à rien d'être sur le même terrain si nous nous disputons quand nous sortons. Nos qualités deviennent un exemple pour les autres de même que nos actions. Leur efficacité dépend de notre vigilance. Il y a des antidotes pour tout le négatif que les gens traînent

avec eux. Il existe des énergies en nous qui font que nous devons donner le meilleur de nous-même avant que la mort ne nous envoie ses messagers. Ne pas gaspiller son existence est déjà lui donner un sens. Il est donc clair que mon esprit doit marcher dans le même sens que mes aspirations de simplicité. Je n'ai donc jamais écrit pour atteindre la gloire parce que cette passion est la plus redoutable d'entre toutes; elle m'interdirait tout bonheur durable tellement elle me nuirait. Je suis devenu un guerrier qui s'interdit toutes passions, et les blessures causées par les autres, puisqu'ils profiteraient de la confusion que me causeraient leurs attaques pour prendre plaisir à me détruire. C'est en faisant ce vœu de détachement que je peux mieux voir ce qu'il convient d'accomplir et d'éviter. Oh! j'entraîne encore mon esprit vers cette attitude qui va un jour (quand j'en aurai atteint la maîtrise totale) sous-tendre chacun de mes actes.

Il est capital de distinguer la nature des choses et la façon dont elles nous apparaissent, je crois. Il en va de même pour les êtres, je crois. J'ai écrit quelques vers là-dessus dans *Je vais à la convocation, à ma naissance*. Il existe 2 perceptions du monde des phénomènes, l'une correcte et l'autre relative. Ainsi nous devons réaliser la vacuité parce que nous détestons souffrir. Or si nous donnons la voie libre à nos émotions, nous sommes incapables de maîtriser notre esprit. Comme la plupart de nos perceptions ne correspondent pas à la réalité, nous sommes souvent confus; alors nous devons aller au-delà des apparences pour comprendre la véritable nature des choses. Aujourd'hui, les gens sont si pressés de vivre qu'ils en oublient la vie même et, par conséquent, la véritable nature des choses et leur propre nature absolue. Ainsi pour atteindre la légèreté du papillon, il faut d'abord éliminer le voile que forment les émotions. Et il faut accomplir cela sans entraver le bien d'autrui, ni masquer ses propres connaissances. C'est le dalaï-lama qui disait, je crois, que «la conscience est la semence de l'existence et les choses sont le champ de la conscience».

Pour ce qui est de ce corps voué aux enfers, ce corps périssable, que d'efforts mettons-nous à ne pas nous voir souffrir, mais la condition humaine est si difficile à obtenir que je me demande si, pour apaiser le flot de nos

malheurs, nous ne faisons pas fausse route en voulant éviter les peines et les douleurs. Depuis l'origine des hommes nous gâchons notre existence pour un petit atome de jouissance, alors que l'existence est éphémère comme le miel sur un rasoir. Il faut donc s'armer, mais s'armer de persévérance, de maîtrise de soi pour ne pas se laisser envahir par les pensées négatives qui finissent par envahir notre vie et nous mener tout droit au découragement. La grandeur de mes intentions va se mesurer à ses effets sur moi, je pense. Je ne me veux pas autrement que je suis. Mes malheurs sont périssables comme les nuages qui passent. Il faut donc que je continue à vider mes mains de tout ce qui m'encombre pour arriver à être nu et beau chaque jour, avec un esprit fertile comme l'eau qui nourrit les arbres.

La vie ne passe pas pour rien. Comme l'amitié d'ailleurs. Je te souhaite une journée attentive et alerte à la vie, à bientôt,

Robbert.

*

Subject: ¿Quién sabe?

Date: Sun, 03 Sep 2000 17:40:14 GMT

From: "José Axel" <azal777@hotmail.com>

To: robbert@CAM.ORG

Merci cher Robbert de ta très belle et puissante lettre.

Chamfort: «Les passions font vivre l'homme, la sagesse le fait seulement durer.»

Ou: «La sagesse est de ne point trop se vouloir sage.» (L'Ecclésiaste).

Ou: «si tout est illusion
l'illusion est aussi illusion
alors tout est vrai»

J'aimerais te répondre plus longuement mais aujourd'hui j'ai rendez-vous sur la place centrale de Mexico, au Zocalo. Je te reviens aussitôt que je peux.

Hasta pronto, Robberto

José

*

Subject: Curiosités pleines d'une lumière sauvage

Date: Mon, 04 Sep 2000 23:15:36 -0400

From: robbert fortin <robbert@cam.org>

Organization: artist

To: azal777@hotmail.com

Bonsoir José,

La croix du chapelet bleu que j'ai piqué un jour de visite sur la tombe de Simone de Beauvoir et Jean-Paul Sartre pointe déjà sur un nouveau mois au calendrier dans ma salle d'écriture. Je suis sorti aujourd'hui chercher à la librairie les livres d'Herberto Helder que j'avais commandés: *Du monde*, et *La cuiller dans la bouche*, et *L'amour en visite*. Comme j'avais beaucoup aimé *Science ultime*, je vais donc me pomper au souffle des choses plurielles de ce poète qui fait de l'image «une conscience diverse». Sans doute ai-je besoin de métaphysique dans les émotions d'un autre. Pourtant l'énergie et le mouvement qui me traversent ces jours-ci sont tout autres, du moins différents de «l'espace de la perle». Je suis en effet ivre de matières inventées qui traversent mon sang sans le rendre sombre ou ténébreux. Le jour pose sa lumière dans le couloir de la maison et ce travail de la beauté me fascine dans son plus simple appareil. Les mots me viennent comme des puissances aveugles et je joue avec eux comme des blocs d'argile au bout de mes doigts. Je les façonne, les transforme, les sors de mon crâne comme une eau frissonneuse, un sac de pollen, un courant continu. D'ailleurs COURANT CONTINU serait un beau titre que je pense donner à ce recueil qui écume comme une mer de musiques. Étrange sensation du poème comme science exemplaire du salé de la vague.

«mars planète lointaine

de si près qu'on t'entende

une balle entre les yeux»

écrivait P.-M. Lapointe dans un de ses poèmes BLUES du *Réel absolu*. En écrivant mes derniers poèmes ces jours-ci je me ressens enfant, je me sens comme un poète

sur Mars qui découvrirait une parole au flanc de son verbe. Plus jeune j'avais déjà tenté ce qu'on appelait l'écriture automatique. C'est curieux, maintenant, j'y retrouve beaucoup de plaisir et les champs des poèmes hors du langage terrestre épousent mes alchimies de mots qui servent de support à la surface de l'émotion. Je ne sais pas si cette pratique pourrait me suffoquer à long terme, mais comme je vis depuis toujours l'instant présent, je n'essaie pas de m'arracher à cette vague en expansion parce que j'y respire bien dedans. Ne faudra-t-il s'étonner de voir réunis une fois de plus dans ma poésie «réel et imaginaire» puisqu'ils participent, encore plus que mes poèmes d'avant, à une sorte de poésie virtuelle, à une musique arithmétique de la terre, de l'humain et du cosmos, tout en exaltant mes émotions à la tâche du poème. Je t'envoie donc un poème pour appuyer ma réflexion:

Tenochtitlan

Place des tribus où la forêt est en fuite
dans des horloges abandonnées au temps
sous le crâne des plateaux
chair humanae carbone tombeaux

Jaguar à tout jamais perdu
guerrier sacré kilarmapou
squelettes aux baisers de terre
amulette samarou pouvoir d'un bijou
âmes et cœurs figés sur des chopes d'argile
bagues toujours aux doigts

Prairie aztèque coquilles d'Indiens
têtes sacrées béatitude des matins
sons nourriciers halo d'ébène
montagnes aux montées de lait
astrologies mancinéros
allée des morts carré magique
alchemia des toisons d'or
précolombien mecachichis
toltèque force mecoatchi
pour tes guerriers kilarmapous

Tenochtitlan
divin dieu nu
dans nuit des temps
occultes eaux

Selon l'œuf bienheureux
kombats d'enfants pour un shakrou
massue colliers fer boucliers
rôle entraîné au karmatou
mille os mille vœux se méritad
sons des délices iktamayos

Selon coup fatal sur le mol animal
Trakapou donne à yo sol objets ritafio
femme à poils wanabégo
tours à commerce et bonkapous
cavaliers seuls tortue de fer
dot à maïs échec à tours
Eau air feu l'hombramarou
méthodes occultes malin couteau
pour tes poussières facteur Cheval
tierra madre douze ouvriers
pace mundo herbes et outils

Pour qui meurt à peau
vallée de l'ombre et sang séché
près des corbeaux Moctezuma
mal fleur à beau flaques et tabous
crachats de terre terre à poucrer
ossasacrée qua hi mondo
sucs à poupou fleurs mamadoues
secrets des os secrets des chaux

Tenochtitlan
cité fossile aztèquepeaux
chimialsonge kapo guru
faisceau de roue sciences et nifés
race perdue barbe d'argent
amareyo corbeille à croix
corps empaillés langues aussi
sans comme y être enlikéfiés

humains de chair chair à mango
de ir ango incarnatu
incarnazone et momie chaude

Robbert Fortin
30 juillet 2000

Je ne sais pas ce que tu en penses. Puisque nos cour-
riels sont en soi des échanges de pensées, j'ose te deman-
der ce que tu en penses.

Au plaisir de te lire bientôt, mes toutes belles amitiés,
Robbert.

*

Subject: T'as pas besoin de tequila ni de mezcal, toi!...
Date: Mon, 04 Sep 2000 19:02:00 GMT
From: "José Axel" <azal777@hotmail.com>
To: robbert@CAM.ORG

Non vraiment, t'as pas besoin de tequila ni de mez-
cal, cher Robbert.

C'est toi qui aurais dû venir au Mexique à ma place. Ton poème Tenochtitlan mégapolise le cœur et l'âme: on y entend les tambours en peaux de bêtes disparues, on y sent l'odeur du copal en volutes autour des victimes sacrificielles, on y touche le blanc velouté des fleurs de l'alcatrace, on y goûte l'âcreté entêtante de la papaye, on y voit la plume rarissime du quetzal et une vibration quetzalcoatlienne parcourt l'échine de nos archétypes engloutis dans le smog contemporain. Bravissimo, j'ai hâte de te l'entendre lire de ta vive et profonde voix, ça doit sonner, résonner et nous faire déraisonner. J'imagine que tu vas l'expérimenter à Trois-Rivières; cela devrait avoir un effet... jaguar sur la faune poéticaillante, selon mon humble avis. Si tu le lis au Zénob, s'il te plaît prends une bonne shot de tequila en pensant à moi, et de la dorée, rien de moins, le tout en bonne compagnie, cela va de soi.

Vraiment j'en suis essoufflé. Et puis maintenant j'ai hâte de décoller de Mexico: le nombre qui m'entoure me fait trop délirer sur le chiffre que je croyais être. Mais de te lire, de sentir toute la puissance d'écriture qui te traverse me repompe. Ce que tu vis face aux mots n'est que justice après toutes ces années de pratique intense, vitale. L'urgence d'être la source même ne peut que nous amener à se fondre à l'océan primordial, à l'Atlantide inengloutissable.

Vraiment un vaste, sincère et profond merci de ton accompagnement courriel. Pour une fois que les moyens de la modernité servent une fin de fraternité et d'amitié, on ne s'en passera pas.

Je t'embrasse, José

*

Subject: Bonheurs du moment

Date: Wed, 06 Sep 2000 01:01:36 -0400

From: robbert fortin <robbert@cam.org>

Organization: artist

To: azal777@hotmail.com

Cher ami,

Ton courriel m'enlève les petits doutes que j'avais quant à la direction de mes nouveaux poèmes. Qu'il m'a fait du bien de te lire. Cela me remet la colonne vertébrale en place. Je me demandais si je ne m'éloignais pas trop de ce que les lecteurs connaissent en moi jusqu'à maintenant. Surtout de t'avoir comme premier témoin et lecteur de ces poèmes d'expérimentation me rend terriblement heureux. Je me considère très privilégié de t'avoir comme ami, cher poète José. Ce courriel donne une nouvelle dimension à notre amitié, la rend plus forte, c'est comme «un chant dans l'épaisseur du temps» aurait dit Nuno Judice (désolé, y'a pas d'accent aigu pour placer sur le u de son nom sur mon clavier).

Scène de la nuit obscure

Une nuit que les oiseaux étaient devenus fous dans le cimetière émergea de ma bouche un cri de solitude. La boue d'un astre mort venait de m'obliger à voir un crépuscule piétiné par le vent. Même les champs ne reconnaissaient plus leurs fleurs. Et les arbres en fièvre tremblaient et voulaient prendre congé de leurs racines gonflées d'encre noire. La cendre sur mes yeux rendait plus sombre l'horizon. Je m'étais résigné au deuil excessif de la lumière. Mon rêve avait trop de force, je n'arrivais plus à réveiller mon âme et tout se vidait de ses origines. Aucune formule ne pouvait ramener les choses à leur rythme initial. Ma mémoire ne pouvait plus servir de repère au passage du temps. Que faisaient ces oiseaux dérobés à leur ciel sous les saules et les pins? Leurs corps ne signifiaient rien sans leurs ailes ouvertes pour fuir la terre. Leurs yeux n'arrivaient plus à suivre, livrés à la sécheresse de l'air. Rien ne pouvait combler leur bonheur perdu. C'était comme s'ils avaient été, tout en étant toujours vivants. Étrange lieu comme si les pierres voulaient les manger. Une sorte d'enfer où les choses consomment ce qui voulait rester vivant.

Au premier feu de l'aube, je me suis éveillé en pensant que tout ce que l'on veut éviter nous pousse derrière la lumière pour nous ramener dans le cours indéfini de la vie. D'un oiseau fou j'avais formé ce paysage que mes yeux avaient abrité pour résoudre la proposition de l'âme dans la recherche de l'éternel retour. Même l'éphémère ne pourra jamais tout à fait coaguler la transparence de l'être qui maintient son infini sur sa table de chevet.

Bizarre de rêve que j'ai fait la nuit dernière. Je t'en fais part puisque j'ai décidé que dans ces courriels tu me trouveras tel que je suis. C'est sans doute une affaire de franchise en amitié pour que, comme l'écrivait Marie-Claire Blais, «ils se laissent étreindre, et la forêt sorte de leurs yeux».

Voilà pour aujourd'hui. J'ai lu ton courriel tard dans la soirée puisque je suis allé jouer au tennis en fin de jour-

née. Le temps ici s'est considérablement refroidi, heureusement qu'il y a les matches de l'*US Open* de tennis que je regarde à la maison, ça me tient au chaud. Mon joueur préféré, Sampras, est encore sur la liste de ceux qui ont gagné leurs matches, cela me réjouit. J'apprends tellement à le regarder jouer. C'est inspirant, il est tellement cool.

Demain je vais aller jouer à 13 h; je passerai mon tour au rendez-vous des poètes de Port-Royal. Pour le moment un match me réjouit plus qu'une rencontre avec qui tu sais. Je te souhaite une bonne journée au Mexique.

Toujours mes amitiés,

Robbert.

*

Subject: Dans les champs astraux

Date: Tue, 05 Sep 2000 17:34:26 GMT

From: "José Axel" <azal777@hotmail.com>

To: robbert@CAM.ORG

Depuis quelque temps mes rêves aussi sont assez bizarres, cher Robbert. On dirait que la porte de l'inconscient est largement plus ouverte vers le conscient qui en devient plus spectateur, sans chercher à avoir le dessus. Et puis il y a aussi cette frontière entre les rêves et les voyages astraux. Par l'expérience que je crois avoir de ces derniers, ils se distinguent par leur intensité qui fait que véritablement nous quittons notre corps. Les premiers que nous faisons sont souvent plutôt paniquants, parce que nous perdons, ou croyons perdre, totalement le contrôle de notre corps et le corps capote. Tout ce que je te dis peut passer pour débile aux yeux et aux cerveaux de gens pragmatiquement ancrés. Mais je te donne un truc qu'on m'a donné: la prochaine fois que tu vivras cela, pense à un guide pour pouvoir réintégrer ton corps plus facilement. Par guide, j'entends un être à qui tu fais entièrement et inconditionnellement confiance, spirituellement parlant; ce guide peut être ta mère, Jésus, Emily Dickinson, le dalaï-lama... je te dis cela parce que la description de ton

rêve – superbement poétique – me laisse croire que tu as fait un voyage astral. Mais peut-être que je suis complètement dans les tortillas. Seulement mon amitié pour toi me commande de te dire d'être prudent dans ce genre d'expériences parce que nous sortons rondement et carrément du mesurable et du concret approuvé. L'Australie est un pays sans frontières et hors des dimensions usuelles de l'humain.

Je t'embrasse, et bon tennis...
et bonne partie de rêves.

José